

Les petits bonnets

IL était une fois une pauvre veuve qui avait cinq enfants et ne possédait au monde qu'une chétive cabane au bord de la route et un jardin où elle cultivait quelques légumes. Elle ne mendiait cependant pas et gagnait le pain de ses enfants par son travail. Personne au monde ne tricotait si vite et si bien qu'elle, et les petits bonnets qu'elle faisait étaient si jolis, qu'elle les vendait jusqu'à deux escalins pièce. Sa fille aînée Trinette les allait vendre par la ville tous les samedis, et les bourgeoises de Tournai connaissaient sa voix et se mettaient volontiers à la fenêtre quand elles entendaient crier dans la rue : Achetez de jolis bonnets, Mesdames, achetez de jolis bonnets tricotés ! Mais la pauvre Catherine avait beau tricoter jour et nuit, elle ne pouvait fabriquer assez de bonnets pour s'enrichir, et bien petitement arrivait à joindre les deux bouts. Trinette avait les doigts estropiés et ne pouvait aider sa mère qu'aux gros ouvrages, et les autres enfants étaient des garçons qui ne savaient encore faire que du tapage et user les jaquettes et les chausses. Donc, un vendredi, vers le soir, Catherine, assise au seuil de sa chaumière, profitait des derniers rayons du soleil couchant pour tricoter un petit bonnet. Trinette, à l'intérieur, surveillait en même temps que la marmite qui mijotait sur un petit feu de tourbe ses quatre frères qui se battaient pour rire en attendant l'heure du souper. Les écuelles de terre brune et les cuillers de bois étaient déjà placées sur la table, et Trinette allait couper le pain et tremper la soupe, lorsqu'une pauvre voyageuse, qui passait sur la route, s'arrêta devant Catherine et lui demanda la charité.

— Hélas, ma mie, dit Catherine, je n'ai pas un rouge liard. Tout ce que je puis vous donner, c'est une écuelle de soupe.

— C'est tout justement ce dont j'ai le plus besoin, dit la mendicante. Depuis ce matin, je n'ai mangé qu'un peu de pain sec.

Catherine la fit entrer, lui offrit un escabeau et dit à Trinette d'apporter une septième écuelle. Trinette rougit et avoua qu'elle l'avait cassée le matin même.

— Alors, dit Catherine, tu mangeras avec moi dans la mienne : donne ta place à l'hôte que Dieu nous envoie.

La mendicante, avant de s'asseoir, dit le *Benedicite* avec la mère et les enfants, puis Catherine se mit à distribuer la soupe, en se disant à part elle que chacun des convives en aurait bien peu.

Mais, à sa grande surprise, quand tous furent servis, la soupière était encore presque pleine. C'était bien heureux : la soupe aux

herbes était ce soir-là si bonne, que les enfants en redemandèrent.

La soupe expédiée on fit la prière, et la mendicante se levait pour partir, quand Catherine, voyant que le temps était à l'orage, offrit à cette pauvre femme un asile pour la nuit. L'offre fut acceptée avec reconnaissance, et, en attendant que l'heure fût venue de se retirer, l'étrangère aida Trinette à ranger la table et Catherine à coucher les petits enfants. Elle fit tout cela d'un air si doux que Catherine la regardait avec admiration. Quand les enfants furent endormis, Catherine dit à la mendicante en lui montrant son lit :

— Mettez-vous là, Madame, et dormez bien.

— A Dieu ne plaise ! dit la pauvre femme : un peu de paille est tout ce qu'il me faut, et ne consentirai point à vous priver de votre lit.

— Je ne me coucherai pas cette nuit, dit Catherine : il faut que je finisse les vingt-quatre petits bonnets que ma fille doit aller vendre demain à Tournai ; elle nous rapportera, je l'espère, de quoi vivre la semaine.

Catherine insista si bien que la voyageuse consentit à s'étendre sur le lit, sans vouloir ôter ses vêtements. Elle ne quitta que ses chaussures et sa mante. Bientôt elle s'endormit, et Catherine l'ayant couverte avec soin mit des tourbes au feu et prit son tricot.

L'orage grondait au dehors, et à chaque éclair, Catherine se signait. Bientôt la pluie tomba lourde et pressée sur le toit de chaume, et les roulements lointains du tonnerre cessèrent tout à fait.

Catherine tricotait et priait. De temps en temps, elle luttait contre le sommeil, elle se levait et faisait le tour de la chambre. Elle regardait ses enfants endormis, vermeils comme des roses entre leurs draps de grosse toile bise, et l'étrangère immobile et les mains jointes comme une statue couchée sur un tombeau.

Vers deux heures du matin, le dernier des vingt-quatre petits bonnets était fini, et Catherine prit la mante de la voyageuse et se mit à en repriser les nombreuses déchirures. Il y en avait tant que le soleil allait se lever quand elle eut fini.

Le chant des coqs d'alentour et la lumière dorée entrant joyeusement dans la maison réveillèrent les dormeurs.

La mendicante remercia Catherine de son hospitalité, embrassa les enfants encore couchés et pria Dieu quelques instants.

— Il faut que je parte, dit-elle ; je veux aller à la messe à Tournai. Dieu bénira cette maison et ceux qui l'habitent. Qu'avez-vous fait cette nuit, Catherine ?

— J'ai fini mes bonnets, et j'ai un peu raccommodé votre manteau. Hélas ! je n'avais rien d'autre chose à vous donner.